

Les deux Tables de la Parole et de la Chair et du Sang

Inutilité de la chair sans la parole

Aux Judâhens qui se scandalisent qu'il ose affirmer : « Le pain que moi je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde » (Jn 6, 51), Iéshoua répond le texte que nous sommes en train de mémoriser. Mais plus loin, à ses appreneurs qui se scandalisent à leur tour, Jésus a cette réponse :

« C'est l'esprit qui fait vivre,
la chair ne sert de rien.
Les paroles que moi je vous ai dites
esprit elles sont
et vie elles sont. »

(Jn 6, 63)

Que signifie pour vous cette affirmation ?

Pour certains, opposant l'esprit à la lettre, elle signifie qu'il ne faut pas prendre les paroles de Iéshoua au pied de la lettre puisque ce n'est pas directement sa chair et son sang que celui-ci va donner à manger, mais les espèces du pain et du vin, transsubstantiés en sa chair et son sang. Mais en ce cas, pourquoi Iéshoua oppose-t-il l'esprit à la chair et non pas l'esprit à la lettre, comme le fait, par exemple, l'apôtre Paul lorsqu'il affirme, en utilisant d'ailleurs la même expression que Iéshoua :

« La lettre tue,
c'est l'esprit qui fait vivre. »

(Rm

Et, pourquoi, contrairement à l'apôtre Paul qui oppose l'esprit qui donne la vie à la lettre qui tue, Iéshoua n'oppose-t-il pas à l'esprit qui fait vivre, la chair qui tue mais la chair qui sert de rien. Et pourquoi supposer que cette chair dont parle ici Iéshoua soit différente de cette chair, la sienne, dont il vient de parler et qui est censée donner la vie ?

Mais si c'est la chair qui s'oppose à l'esprit, alors en apparence, Iéshoua semblait se contredire. Après avoir affirmé que sa chair est donnée pour la vie du monde et devant le scandale provoqué par cette affirmation chez ses disciples, Iéshoua affirme maintenant que la chair ne sert de rien, que c'est le souffle qui donne la vie. Et comme ses paroles sont souffle, c'est finalement elles qui donnent la vie. Alors, qu'est-ce qui donne la vie : la chair ou le souffle ?

Et s'il n'y avait pas de contradiction mais une logique rigoureuse révélant un message plus profond ? Et si Iéshoua voulait nous faire comprendre que la manducation de sa chair et la bibition de son sang, nécessaire pour avoir la vie éternelle, n'avait de sens et d'efficacité que si elles étaient inséparables de la manducation de sa parole, qui les précède et les fonde, manducation qui consiste en une oralisation de la Parole, inséparable du souffle qui le profère. Ce que suggère une traduction plus concrète de la parole de Iéshoua :

« C'est le souffle qui fait vivre,

la chair ne sert de rien ;
les paroles que moi je vous ai dites,
souffle, elles sont,
et vie, elles sont. »

Car n'oublions pas que le mot grec *pneuma* que nous traduisons par « esprit » signifie d'abord « souffle », « respiration », comme dans « pneumatique » et comme le signifie également notre mot « esprit » qui vient de la racine latine *spir* désignant la respiration, comme dans « inspir », « expir ».

Quand Iéshoua nous rappelle que ses paroles sont souffle et vie, il nous rappelle une réalité de bon sens que nous avons oubliée : sa Parole n'est pas une écriture qu'on lit, mais une oralité qu'on prononce dans le souffle de la respiration. Et, de même que notre respiration nous fait vivre physiquement, de même sa Parole « soufflée » nous fait vivre psychiquement spirituellement. Sa Parole, non pas lue mais soufflée, doit être la respiration de notre âme et de notre esprit.

Mais ce souffle de la Parole passe par notre bouche qui est aussi l'organe de la manducation et de la bibition. D'où l'analogie gestuelle, établie par le milieu ethnique palestinien, entre « récitation orale de la Parole », « mémorisation orale de la Parole » et « manducation de la Parole ». Réciter la Parole, mémoriser la Parole, c'est manger, c'est boire la Parole. Rabbi Iéshoua, comme les autres rabbis de son époque, a fait manger et boire sa Parole pendant trois ans, c'est-à-dire a fait réciter, mémoriser oralement cette Parole. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il se considère comme un pasteur, c'est-à-dire comme celui qui « fait manger » et qu'il considère ses apprenants comme des brebis qu'il fait manger.

Comme le montre Marcel Jousse, il y a une logique gestuelle entre trois manducations et bibitions, dans le milieu ethnique galiléen :

« On ne goûte vraiment le manger et le boire que quand on a faim et soif. Il faut avoir faim de pain et soif d'eau pour apprécier la saveur du pain et la saveur de l'eau. Aussi sert-on le bon vin quand la gorge est en attente... Le fait d'avoir eu faim de pain et d'avoir eu soif d'eau entraîne les papilles gustatives à goûter. Ce sont les mêmes gestes de la bouche et de la gorge qui goûtent les mets et les mots. Ainsi passe-t-on insensiblement de la manducation du Pain, de la bibition de l'Eau et du Vin, à la manducation de la Leçon et à la bibition de la Récitation.

« Nous sommes prêts alors à l'intussusception de l'Enseigneur qui est chair et sang, c'est-à-dire à la manducation de sa Chair et à la bibition de son Sang. Guidés par la souple et concrète logique des gestes laryngo-buccaux, nous pouvons progresser selon l'enchaînement vivant des trois grands drames bilatéralisés du milieu ethnique galiléen :

- 1) à la manducation du pain et à la bibition de l'eau et du vin ;
- 2) à la manducation du pain-Enseignement et à la bibition de l'eau ou du vin de la Leçon ;
- 3) à la manducation de la Chair de l'Enseigneur et à la bibition du Sang de cet Enseigneur. »¹

Encore faut-il que la manducation de la Parole en soit une, c'est-à-dire constitue une véritable oralisation de celle-ci. La traduction habituelle : « Mes paroles sont esprit », édulcore le sens concret et premier qui est : « Mes paroles sont souffle », c'est-à-dire oralité d'une mémorisation laryngo-buccale.

¹ Marcel JOUSSE cité par Gabrielle BARON, in *Mémoire Vivante*, Le Centurion, 1981, p. 221.

Justement et chronologiquement, Iéshoua ne donne sa chair et son sang à manger et à boire, le soir du Jeudi-Saint, qu'après avoir fait manger sa Parole pendant les trois ans environ de sa vie publique. La Cène n'est que le couronnement et l'achèvement de la manducation de la Parole. Déjà, comme le fait remarquer Marcel Jousse, la Cène ne se réduit pas au simple mimodrame du Pain et du Vin, mais elle comporte aussi tout un rythmo-catéchisme, appelé habituellement Discours après la Cène, qui souligne l'unité indéchirable des deux manducations :

« Je pourrais définir « certain » catholicisme tel que moi, petit enfant sarthois, je l'ai vu pratiquer : une *gestualité ignorante*. Parvenu à l'âge de la « prise de conscience » et la gestualité s'étant naturellement de plus en plus vidée, j'ai été épouvanté de cette ignorance et j'ai tout fait pour y remédier. De là les recherches anthropologiques que j'ai menées sur le geste humain et la méthode scientifique nouvelle que j'enseigne à ceux qui sont passés par là où j'ai passé et ont éprouvé ce que j'ai éprouvé.

« En face de ce « certain » catholicisme pratiqué, j'ai vu s'opposer un protestantisme que je pourrais spécifier : une *intellectualité desséchante*.

« Quelle est la raison de cette opposition ? C'est que, de part et d'autre, on a perdu la moitié du *total* apport humain qu'avait vitalement intégré autour de lui ce grand génie complet qu'était Iéshoua le Galiléen.

« Nous avons vu précédemment que Iéshoua a pris l'homme, tout l'homme, et l'a laissé jouer dans ses mécanismes globaux. A la fin de ce mémoire, nous avons analysé comment Iéshoua a lui-même réalisé le mécanisme humain intégral dans ce vivant chef-d'œuvre d'anthropologie pédagogique qu'on appelle la Cène.

« En temps ordinaire, quand on nous parle de la Cène, on ne nous montre toujours que la moitié : c'est le mimodrame du Pain et du Vin. Que ce soit, pour les uns, transsubstantiation ou, pour d'autres, métaphore symbolique, on opère toujours une vivisection.

« En réalité, il n'y a pas seulement le Pain et le Vin transsubstantiés ou symbolisés en Chair et en Sang, mais il y a encore ce qu'on appelle - très inexactement d'ailleurs - le « discours » après la Cène.

« Qu'est donc, réellement, ce « Discours après la Cène » ? C'est le rythmo-catéchisme qui est partie intégrante (le plus souvent ni discerné, ni senti) du Mimodrame du Pain et de Vin, c'est-à-dire de la Chair et du Sang de l'Enseigneur.

« On dirait que les hommes ont peur d'être complets. Ils se morcellent, se fragmentent, se diminuent, s'atrophient.

« Aussi, pour réagir contre ce morcelage et cette atrophie, nous allons mettre en plein relief cette partie intégrante de la Cène qu'on semble habituellement négliger : le rythmo-catéchisme. »²

Anthropologiquement et théologiquement, l'Eucharistie est inséparablement Table de la Parole et Table du Pain et du Vin, mais d'abord Table de la Parole puis Table du Pain et du Vin.

Le problème est que, dans cette Eucharistie totale des deux Tables, telle que nous la célébrons aujourd'hui, la Parole n'est plus qu'une simple écriture que le lecteur lit des yeux pour la prononcer à haute voix et que les fidèles se contentent de recevoir par les oreilles sans la répéter, c'est-à-dire sans l'oraliser et donc la manger. La Table de la Parole est devenue un ambon, un pupitre. Elle n'est plus une table où l'on mange la Parole.

Un des problèmes qui en résulte est la difficulté que rencontre la théologie catholique à articuler l'Écriture et la Tradition. Car poser Écriture et Tradition l'une à côté de l'autre, comme le fait le catholicisme, voire opposer Écriture et Tradition, comme le fait le

² Marcel Jousse, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, pp. 26-27.

protestantisme, c'est fausser la question. Voici, par exemple, ce que nous dit la Constitution *Dei Verbum* :

« L'Eglise a toujours vénéré les divines Ecritures, comme elle le fait aussi pour le corps même du Seigneur, elle qui ne cesse pas, surtout dans la sainte liturgie, de prendre le pain de vie sur la table de la parole de Dieu et sur celle du corps du Christ, pour l'offrir aux fidèles. Toujours elle eut et elle a pour règle suprême de sa foi les Ecritures, conjointement avec la sainte Tradition, puisque, inspirées par Dieu et consignées une fois pour toutes par écrit, elles communiquent immuablement la parole de Dieu lui-même et font résonner dans les paroles des prophètes et des apôtres la voix de l'Esprit Saint. Il faut donc que toute la prédication ecclésiastique, comme la religion chrétienne elle-même, soit nourrie et guidée par la sainte Ecriture. »³

Vous avez remarqué ce qui est dit : « les Ecritures, conjointement avec la sainte Tradition », ce qui sous-entend que les Ecritures ne font pas partie de la Tradition. Ainsi énoncé, le problème est mal posé. Les Ecritures ne sont pas une écriture mais une Parole orale mise par écrit qui doit être transmise par oral. Il n'y a pas d'un côté des Ecritures et de l'autre une Tradition, mais une unique Tradition qui est, par essence, une tradition orale, comme dans le milieu ethnique palestinien. Tradition orale comportant une partie orale mise par écrit, constituant les Saintes Ecritures, et une partie orale éventuellement partiellement écrite, constituée des interprétations de l'Eglise. Saint Jean Damascène nous dit, par exemple, que le fait, dans la prière, de se tourner vers l'orient, est une tradition orale non écrite héritée des apôtres. En réalité, la Tradition de l'Eglise est sa Liturgie, malheureusement bien sclérosée, puisque ne faisant pratiquement plus appel à la mémoire orale : *Lex orandi, lex fidei*.

Le geste aide-mémoire de Rabbi Iéshoua de Nazareth

Remarquons que, pour Rabbi Iéshoua le Nazôréen, il ne semble pas être question de dissocier manducation de la chair et manducation de la Parole puisqu'au moment même, le soir du Jeudi Saint, où il va donner sa chair à manger et son sang à boire, il fait appel à la mémoire de ses appreneurs, autrement dit à la buccalisation de son enseignement.

En effet, Rabbi Iéshoua le Nazôréen, si profondément enraciné dans son milieu ethnique coutumier des gestes aide-mémoire, va accomplir un geste aide-mémoire, la veille de sa mort, lui qui va passer à travers la souffrance et la mort pour accéder à la résurrection et à l'ascension à la droite du Père et entraîner à sa suite un grand nombre de frères, pour leur salut et leur sanctification.

Il s'agit de ce que Marcel Jousse appelle « le mimodrame du pain et du vin » et qu'il qualifie de « geste aide-mémoire », en préférant la traduction : « Faites ceci en aide-mémoire de moi » plutôt que la traduction courante, imprécise à ses yeux d'anthropologue : « Faites ceci en mémoire de moi ».

« Le mot « aide-mémoire » qui décalque un terme araméen est traduit chez nos liturgistes gréco-latinisants, par le mot vague de « souvenir » ou « mémoire » et non pas, comme il se doit, par le terme immédiatement révélateur d'aide-mémoire. Il s'agit toujours de pédagogie utilitaire. C'est cela le geste de la mémoire. Nous avons à faire des gestes aide-mémoire.

« Ce rôle d'aide-mémoire a été joué avec une si stupéfiante efficacité que, deux mille ans après le premier jeu, le millième et millième rejeu s'effectue et se déroule devant nous, et cela, avec une pureté mimodramatique globale d'autant plus saisissante que tout a changé autour de ces gestes globaux : les habits, la langue, le livre, les cierges, les assistants...

³ Constitution dogmatique sur la révélation divine, *Dei Verbum*, 18 novembre 1965, n° 21.

« Quelle magnifique preuve de ce qu'est un mimodrame, non seulement comme aide-mémoire, mais comme garde-mémoire. »⁴

Cette efficacité mnémonique du mimodrame du pain et de vin est telle, à ses yeux, que celui-ci lui apparaît comme le modèle même de toute pédagogie qui vise à informer profondément en atteignant la mémoire :

« Si on nous demandait : « Avez-vous comme un modèle de ce que pourrait être la mimopédagogie que vous souhaitez, afin d'en faire comme un prototype que pourrait suivre l'enfant mimodramatiste ? ». Nous n'aurions qu'à répondre en montrant l'un de ces exemplaires du mimodrame traditionnel du Pain et du Vin, ou mieux de la Chair et du Sang de l'Enseigneur Iéshoua : « Voilà notre idéal, ni plus, ni moins. »⁵

Dans ce mimodrame, nous retrouvons les trois éléments que nous avons déjà repérés, dans notre livre *Anthropologie du geste symbolique*. Des objets : le pain et le vin ; des gestes corporels-manuels : prendre du pain ou du vin, partager, donner ; des gestes laryngo-buccaux : « Ceci est mon corps... prenez et mangez ; ceci est mon sang... prenez et buvez » et les trois sont indissociables. En effet, dire « ceci » sans montrer de quoi il s'agit serait incompréhensible aux auditeurs. Il faut donc cesser d'affirmer, comme le font certains théologiens, que ce serait uniquement la parole, confondue avec ce que Jousse qualifie de geste laryngo-buccal, qui lèverait toute ambiguïté sur l'utilisation de la matière, dans les sacrements, alors qu'ici, c'est visiblement le geste corporel-manuel de montrer la matière aux yeux des auditeurs qui lève toute ambiguïté sur ce qui devient la chair du Christ ou son sang.

Mais ce geste aide-mémoire de Rabbi Iéshoua le Nazôréen, s'il se rattache anthropologiquement aux gestes aide-mémoire du peuple d'Israël, présente une différence essentielle avec eux. Il ne s'agit plus ici de se souvenir soit d'un engagement pris, comme dans le mimodrame des pierres levées, soit d'une merveille accomplie par Dieu, comme dans le mimodrame du sang de l'agneau sur les portes, dans le mimodrame du fendant ou le mimodrame des douze pierres au milieu du Jourdain, soit pour se souvenir d'un acte à accomplir, comme dans le mimodrame du pain azyne où il faut se souvenir de mémoriser la Tôrah. Dans le mimodrame du pain et du vin, il s'agit de se souvenir d'une personne :

« Faites ceci en geste aide-mémoire de **moi**. »

C'est donc de Lui que Iéshoua veut qu'on se souvienne, et non pas d'une parole ou d'un événement particuliers. Aujourd'hui, si nous voulions que d'autres se souviennent de nous, nous laisserions, sans doute, quelque chose qui nous caractérise, une photographie de nous, par exemple, ou un objet nous ayant appartenu, comme un bijou, par exemple.

Ce que Iéshoua, lui, nous laisse, ce n'est pas un objet, mais un geste et pas n'importe lequel : un geste qui est significatif de Lui, qui, en le caractérisant tout entier, puisse nous le rappeler, de façon efficace, à notre mémoire. Quel est ce geste caractéristique ? : « Je suis celui que se mange et se boit ». Ce n'est pas à un vague souvenir sentimental qu'il nous invite mais à une prise de conscience : ceci est mon geste caractéristique, refaites-le pour vous souvenir, non seulement de mon existence, mais de mon être essentiel.

Mais pourquoi Rabbi Iéshoua le Nazôréen a-t-il cette prétention de se faire manger et boire ? Parce que, comme le développe abondamment Marcel Jousse dans son

⁴ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 272.

⁵ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 270.

enseignement, Iéshoua veut pousser jusqu'au bout la logique gestuelle du milieu ethnique palestinien. En réalité, comme nous l'avons vu plus haut, Rabbi Iéshoua ne proposerait pas à ses appreneurs de manger sa chair et son sang, si, dès l'instant où il a regroupé autour de lui des disciples, ce que Marcel Jousse appelle plus justement des « appreneurs », il n'avait commencé à leur faire « manger et boire » son enseignement. Pour le milieu ethnique palestinien, « manger et boire » l'enseignement, ce n'est pas de la métaphore, une manière « poétique » de parler. C'est une réalité gestuelle puisque nous sommes dans un milieu d'oralité, où l'enseignement du maître est donné dans l'oralité et reçu dans l'oralité, avec l'omniprésence de la bouche qui récite, gestuellement analogue à la bouche qui mange, comme nous l'avons souligné plus haut. En toute vérité, Rabbi Iéshoua, comme les autres rabbis d'Israël, est un Pasteur, c'est-à-dire, comme le traduit Jousse, un « faisant-manger », parce qu'il fait manger ses appreneurs comme des brebis, en leur faisant manger son enseignement, dans la mémorisation orale-globale.

L'idéal de tout enseignant est d'imprégner totalement ses disciples de son esprit pour que maître et disciples ne fassent plus qu'un dans la même communion de pensée. Il réalise cet idéal à travers l'enseignement qu'il dispense. Seul, Rabbi Iéshoua pousse cet idéal jusqu'à l'extrême, en se faisant manger et boire et donc en passant tout entier dans ses appreneurs.

Ce n'est pas par hasard que Rabbi Iéshoua choisit pour geste aide-mémoire de lui, le geste aide-mémoire du pain azyme qui était le geste aide-mémoire de la mémorisation de la Tôrah :

« Pendant sept jours tu mangeras des azymes
et le septième jour il y aura une fête pour YHWH.
Ce sont des azymes que l'on mangera pendant les sept jours
et l'on ne verra pas chez toi de pain levé,
ni on ne verra chez toi de levain,
dans tout ton territoire.
Ce jour-là, tu parlera ainsi à tes fils :
« C'est à cause de ce que YHWH a fait pour moi
lors de ma sortie d'Egypte ».
Ce sera pour toi un signe sur ta main,
un mémorial sur ton front,
afin que la Tôrah de YHWH soit toujours dans ta bouche,
car c'est à main forte que YHWH t'a fait sortir d'Egypte. »
(Ex 13, 9)

Avoir la Tôrah toujours dans la bouche : c'est la plus belle preuve de l'oralité de cette Tôrah. Ce n'est pas le recours à un rouleau qui est demandé ici, mais bien de garder la Tôrah dans la bouche, c'est-à-dire de la mémoriser et de la remémorer constamment. Cette mémorisation et cette remémoration étant, comme nous l'avons démontré dans un précédent ouvrage⁶, la condition indispensable, pour le peuple, de la mise en pratique de la Tôrah et donc de sa survie, puisque c'est pour lui la seule façon possible de connaître cette Tôrah, le recours à un texte écrit étant matériellement impossible.

⁶ Yves BEAUPERIN, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie de style global : du texte écrit au geste global*, DésIris, 2000.

Nous avons donc encore un geste corporel-manuel : prendre du pain azyme et le porter à sa bouche ; un geste laryngo-buccal : l'explication fournie sur le sens de ce geste ; un objet à valeur symbolique : le pain azyme.

Le pain est la nourriture matérielle de l'homme qu'il assimile en le portant à la bouche, en le mastiquant, en le savourant et en l'avalant. La parole de Dieu est la nourriture intellectuelle et spirituelle de l'homme. Mais nous sommes dans un milieu d'oralité et cette Parole n'est pas lue des yeux mais portée à la bouche récitante, où elle est véritablement mastiquée, savourée avant d'être enfouie dans le cœur-mémoire. Les analogies gestuelles entre la manducation du pain et la récitation de la parole ont tout naturellement conduit le milieu ethnique palestinien à percevoir le pain comme une analogie de la parole et à parler de « manducation de la parole ».

Ce pain azyme qui rappelait au peuple d'Israël la nécessité de mémoriser la Tôrah, Rabbi Iéshoua en fait, pour ses appreneurs, le geste aide-mémoire de lui. Il n'y a aucune raison de penser que, dans l'esprit de Iéshoua, la logique soit brisée : en se faisant porter à la bouche de ses appreneurs, Iéshoua veut leur rappeler sans cesse qu'ils doivent buccaliser son enseignement, c'est-à-dire, en toute vérité gestuelle et non pas par manière de parler, porter cet enseignement par oral et de mémoire, comme la pain azyme porté à la bouche devait rappeler au peuple de porter constamment la Tôrah dans sa bouche récitante et mémorisante.

Remarquons au passage qu'en faisant du geste aide-mémoire de la mémorisation de la Tôrah le geste aide-mémoire de lui, Rabbi Iéshoua se substitue à la Tôrah. Il est désormais la Tôrah vivante et incarnée. Faire mémoire de lui, en mangeant sa chair et en buvant son sang, c'est prendre part à lui, comme l'indique la racine indo-européenne du mot mémoire *smer* = *avoir part*. La Tôrah n'est plus un texte mais une personne qui l'incarne parfaitement. Il ne s'agit plus d'imiter et de mettre en pratique, il s'agit de devenir cette personne.

Remarquons également que le pain azyme est du pain sans levain, du pain non fermenté. Nous pensons qu'il désigne ici analogiquement la parole de Dieu brute, sans commentaires humains d'interprétation. Autrement dit, qu'il s'agit de ce que les rabbins appelleront la Tôrah écrite, par opposition à la Tôrah orale, et qui est constituée par l'ensemble des commentaires et interprétations des rabbins. C'est très certainement, en tout cas, l'interprétation qu'en donne Jésus en Mt 16, 11-12 :

« Méfiez-vous, dis-je, du levain des Pharisiens et des Sadducéens ! »
Alors (les disciples) comprirent qu'il avait dit de se méfier,
non du levain dont on fait le pain,
mais de l'enseignement des Pharisiens et des Sadducéens. »

En choisissant le pain sans levain, Rabbi Iéshoua veut donc également affirmer que ce qu'il incarne, ce n'est pas la Tôrah orale des Pharisiens mais la Tôrah écrite de Moïse.

Une alliance nouvelle dans le sang

Après avoir utilisé le pain azyme, aide-mémoire de la mémorisation-remémoration de la Tôrah, et d'en avoir fait le geste aide-mémoire de la mémorisation-remémoration de son enseignement, Jésus prend une autre matière : le vin changé en son sang. Or, la parole qu'il prononce à ce moment-là renvoie formulièrement, soit à la parole de Moïse : « Moïse, ayant pris le sang, le *répandit* sur le peuple et dit: 'Ceci est le **sang de l'Alliance**' » (Ex 24, 8) si on s'en tient à la version de Matthieu (26, 28) et de Marc (14, 24) : « Ceci est **mon sang de l'Alliance répandu** pour beaucoup », soit à la nouvelle alliance annoncée par le prophète (Jr 31, 31) si on s'en tient à la version de Luc (22, 20) et de Paul (1 Co 11, 25) : « Cette coupe est la **nouvelle Alliance** en mon sang ».

Or, l'alliance conclue par Moïse entre Dieu et son peuple consiste, en ce qui concerne le peuple, en son engagement à observer la Tôrah : « Tout ce que YHWH a dit, nous le ferons et nous l'entendrons » (Ex 24, 7). Comme nous l'avons vu plus haut, cet engagement à observer « moralement » la Tôrah est indissociablement un engagement à la porter dans son cœur-mémoire, car on ne peut pratiquer que ce qu'on connaît et on ne connaît, dans un milieu de style global-oral comme celui d'Israël, que ce qu'on porte par cœur, puisque l'écriture n'est pas accessible à tout le monde. Nous renvoyons, une fois encore, à l'exemple de Josué : « **Que le rouleau de cette Tôrah soit toujours sur tes lèvres**: médite-le jour et nuit afin de veiller à agir selon tout ce qui y est écrit » (Jos 1, 8). Ainsi donc, tout autant que le pain azyme, le vin changé en sang nous renvoie à la mémorisation-remémoration. Et ce n'est sans doute pas sans raison que Jésus le fait porter à la bouche de ses apprenants, cette bouche récitante et apprenante.

De la même manière, la nouvelle alliance annoncée par le prophète Jérémie nous renvoie à la mémorisation-remémoration de la Tôrah : « Je conclurai avec la maison d'Israël une alliance nouvelle... Je mettrai ma Tôrah au fond de leur être et **je l'écrirai sur leur cœur** ». « Ecrire sur le cœur » est une expression reprise par Paul et utilisée par Irénée de Lyon pour désigner la mémorisation-remémoration.

Les deux gestes du pain et du vin sont donc bien, non pas des gestes simplement destinés à nous renvoyer à un vague souvenir de Jésus, mais bien des appels très concrets à la mémorisation-remémoration de son enseignement, en lequel se trouve « plénifiée » la Tôrah.

Un mimodrame global, fondateur de la Liturgie

Il est intéressant de remarquer que, ce même soir, selon le témoignage de l'évangéliste Jean, Jésus accomplit un autre mimodrame global de style chosal à finalité symbolique : le lavement des pieds. Or curieusement, Jean qui relate ce mimodrame ne dit rien du mimodrame du pain et du vin, comme si ces deux mimodrames étaient équivalents et interchangeables. Et ce n'est sans doute pas sans raison que l'Eglise refait les deux mimodrames le soir du Jeudi-Saint.

Dans ce mimodrame du lavement des pieds, nous voyons le Maître laver les pieds de ses apprenants, autrement dit le Maître « servir » ses apprenants. Bouleversement de situation puisque, normalement, ce sont les apprenants qui « servent » le Maître. Mais rappelons-nous que « servir un maître », c'est « être à son école ». Autrement dit, Jésus accomplit le geste du lavement des pieds pour signifier un autre geste : si moi, le Maître que vous « servez » en vous mettant à son école, je vous ai « servis », c'est-à-dire : je me suis mis à votre école, à plus forte raison, devez-vous vous « servir » les uns les autres, c'est-à-dire vous mettre à l'école les uns des autres. C'est d'ailleurs pour cela que le plus grand (en araméen *rab* d'où *rabbi* = *savant*) parmi les apprenants est celui qui « sert », celui qui est à l'école des autres.

Une autre indication du texte confirme cette interprétation « pédagogique » du lavement des pieds. Laver les pieds du maître était un des services « ménagers » possibles. Si Jésus choisit celui-ci, c'est à cause de sa valeur analogique que nous révèle le dialogue de Pierre et de Jésus :

« Simon-Pierre lui dit :

‘Alors, Seigneur, non pas seulement les pieds,
mais aussi les mains et la tête !’

Jésus lui dit :

‘Celui qui s'est baigné n'a nul besoin d'être lavé,
sinon les pieds,
car il est entièrement pur (*cataros*),

et vous, vous êtes purs (*cataroi*),
mais non pas tous ! »
(Jn 13, 9-10)

Laver les pieds constitue l'acte final d'un bain, puisque, sortant mouillés du bain, les pieds auront encore besoin d'être essuyés. Quel est ce bain d'où sortent les appreneurs, qui les a purifiés et qui a besoin d'être achevé par le lavement des pieds ? Nous en trouvons la réponse plus loin :

« Déjà vous, vous êtes purs (*cataroi*)
à cause de la parole que je vous ai dite. »
(Jn 15, 3)

Ce bain est celui de la parole, de l'enseignement de Jésus, dans lequel ont baigné les appreneurs depuis trois ans. Par le lavement des pieds, Jésus achève donc, analogiquement, le bain de la parole en lui donnant sa conclusion : « servez-vous les uns les autres ».

Le lavement des pieds constitue donc, lui aussi et à sa manière, un appel à la mémorisation des appreneurs. Dans le mimodrame du pain et du vin, Jésus appelle à la mémorisation de son enseignement. Dans le mimodrame du lavement des pieds, Jésus appelle à la mémorisation réciproque de l'enseignement de ses appreneurs par les appreneurs. Ces deux mimodrames sont bien complémentaires : ils enseignent que la Liturgie de l'Eglise, dont ils sont les mimodrames fondateurs, est la Tradition orale de l'Eglise - analogue à la Tradition orale des rabbis d'Israël - où sont transmis, non seulement l'enseignement de Jésus mais aussi celui de ses appreneurs, c'est-à-dire les interprétations de l'enseignement de Jésus faites par ses appreneurs, sous la conduite de l'Esprit Saint, chargé non seulement de leur « remémorer les paroles de Jésus », dans la fidélité littérale, mais aussi de les « conduire vers la vérité tout entière », dans l'adaptation novatrice. Mais cette Tradition orale de l'Eglise est essentiellement aussi une Tradition globale puisque fondée par deux mimodrames **globaux**, harmonieuse synergie de gestes corporels-manuels et de gestes laryngo-buccaux (langage). Cette globalité de la Tradition de l'Eglise, spécifique des sacrements, doit donc être conservée à la totalité de sa Liturgie.

C'est la raison pour laquelle Marcel Jousse, s'appuyant sur le globalisme du mimodrame du pain et du vin, invite à retrouver la globalité dans la transmission de toute la Parole de Dieu, au sein de la Liturgie :

« De même que les récitatifs parallèles de style oral du Pain et du Vin ne doivent pas, liturgiquement, parce qu'ils ne peuvent pas traditionnellement, être récités seulement du bout des lèvres, mais ils doivent être mimodramatisés par tout le corps, ainsi tous les autres récitatifs de style oral, historiques ou doctrinaux, ne doivent pas pédagogiquement, parce qu'ils ne peuvent pas anthropologiquement, être récités du bout des lèvres, mais ils doivent être mimodramatisés par tout le corps. »⁷

Car pour Marcel Jousse,

« **La Parole de Iéshoua n'est que la verbalisation de ses gestes.** Le Iéshouaïsme gravite, tout entier, autour de son geste de la Consécration du pain et du vin : « *Refaites ceci comme aide-mémoire de moi* ».

⁷ Marcel JOUSSE, *La Manducation de l'Enseigneur*, 2ème partie inédite, p. 127.

« Et le remémorateur ne se fait pas seulement un re-citateur oral, mais un re-joueur global. Voilà l'antique liturgie-pédagogique ethnique. Voilà la seule mémoire anthropologique. »⁸

⁸ Marcel JOUSSE in Gabrielle BARON, *Mémoire vivante*, Le Centurion 1981, p. 197.